

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Arthur CANTILLON



Par Jean LELEUX

Service du Livre Luxembourgeois 1998

Diverse mais assez peu abondante, telle est l'œuvre d'Arthur Cantillon, mort trop tôt. Elle comporte quelques recueils de poésies, des contes, quatre pièces de théâtre (dont deux féeries enfantines écrites en collaboration avec Blanche Rousseau), trois essais, une suite de chroniques variées.

Dans son ensemble, elle est un chant de bonté et de fraternité. Ce qu'il dit de la pensée de Louis Delattre : *La pensée de Delattre est une pensée de pitié, d'adoration et d'amour* peut s'appliquer à sa propre pensée, ce qui est d'un grand mérite car il a été victime de multiples abandons et trahisons, qui l'ont amené à vivre dans la misère, à la fin de sa vie. Il est vrai qu'il trouvait dans ces épreuves un certain réconfort, sachant, comme Baudelaire, que *la douleur est la noblesse unique*. Rares furent les écrivains préoccupés autant que lui d'ennoblir les hommes.

Aucun des personnages de ses récits ne lui fut fourni par son village natal ou sa région. Arthur Cantillon n'est pas un écrivain régionaliste; il atteint à l'universel. Quelques-uns de ses contes soutiennent la comparaison avec ceux de Maupassant. Il y avait en lui des dons certains de conteur et de dramaturge, mais il n'a pas suffisamment exploité ces dispositions, se dispersant, pour gagner sa vie, dans les journaux, et, par idéal, pour rendre service, courant les répétitions des troupes d'amateurs, au détriment de son œuvre.

L'arrière-plan de ses poèmes est constitué de ses dramatiques expériences personnelles, d'où parfois leur pathétique. Quand il les composait, il y mettait le souvenir de moments de sa triste et courte vie. Par là, il prend place – une place modeste car ses poésies manquent d'ampleur, le rythme y fait parfois défaut, les rimes sont quelquefois insuffisantes voire absentes, conséquences d'un manque de parachèvement et d'une trop grande facilité d'écriture – dans la longue suite des poètes lyriques qui ont transcendé en art leurs épreuves.

N.B. : Le texte prend en compte les récentes rectifications orthographiques.

Biographie

À 17 ans, en 1910, Arthur Cantillon dut abandonner les études qu'il suivait à l'Institut Warocqué, à Mons, pour prendre la direction de la fabrique de chaussures familiale, après qu'une thrombose cérébrale eut frappé son père. Était-il fait pour ce métier? On peut en douter. Dès son plus jeune âge, il rêvait de se consacrer à l'écriture. À 15 ans déjà, il était le rédacteur en chef de la feuille estudiantine de l'Institut, qu'il approvisionnait de pastiches et de contes. Il fit cependant de son mieux, se convertissant en représentant de commerce et allant jusqu'à s'inscrire à des cours de cordonnerie. Il ne put malgré tout sauver son entreprise : le manque de fonds (la famille était fort dépensière) pour renouveler les machines, l'incapacité de résister à la concurrence étrangère, dont les produits étaient moins coûteux mais de moins bonne qualité, amenèrent la faillite en 1926.

Comme c'était de la fabrique que la famille tirait ses revenus, la misère s'installa au foyer. Heureusement, en 1930, son ami le poète Lucien Christophe procura à Arthur Cantillon un emploi de rédacteur (rémunéré parcimonieusement) au journal *L'Indépendance Belge*, où il finit par devenir le responsable de la page théâtrale hebdomadaire. L'écrivain quitta pour Bruxelles son village natal de Pommeroel, dont il avait été élu bourgmestre en 1927.

Son ami Ch.- A.Grouas l'a ainsi décrit : *Sous le grand feutre à bords plats, j'aperçois encore, comme il y a vingt ans, ses grosses lunettes, ses bons yeux noirs, quelquefois graves, mais le plus souvent illuminés par un double éclair d'indulgence, de gaieté espiègle et jamais méchante. Comme il y a vingt ans, je vois son front large, son visage rond de Silène encadré d'une barbe frisante.*

En 1912, Arthur Cantillon avait fondé une revue qu'il voulait *ardente, vaillante, juvénile et fervente*. Il la baptisa *Flamberge*. Après treize numéros mensuels, elle cesse de paraître, faute d'abonnés. Elle avait pourtant publié des textes d'écrivains français ou belges très célèbres. Arthur Cantillon la remplaça par la *Revue franco-wallonne*; la guerre de 1914 porta à celle-ci un coup fatal.

En 1924, Arthur Cantillon créa à Bruxelles le *Théâtre des Deux Roses*. Le second spectacle fut un échec total. La déconfiture laissa une dette importante, accroissant d'autant les graves soucis matériels de son fondateur.

Arthur Cantillon avait été désigné membre du Conseil supérieur de l'Éducation populaire. À ce titre, il conseillait sur place inlassablement les troupes d'amateurs. C'est lors d'une répétition, en hiver, dans un local glacé, qu'il prit froid et contracta la bronchite qui l'emporta, d'autant plus aisément que ces nombreuses activités journalistiques et autres l'avaient fatigué au point de le rendre cardiaque. Il avait quarante ans.

Bibliographie

- *Cantilènes*, poèmes, sous le pseudonyme de Gauthier D'Arnoy, Imprimerie Générale, 1910.
- *Essai sur les symboles de la tétralogie Wagnérienne*, Imprimerie Générale, 1911.
- *La guitare enchantée*, poèmes, sous le pseudonyme de John Littlebird, Éd. Flamberge, 1913.
- *Histoire de celui qui crut vaincre les dieux*, récit, Éd. de la Belgique artistique et littéraire, 1914.
- *Yvette Bohr et autres récits*, Les Cahiers Indépendants, 1919.
- *Le cœur à musique*, Les Livres du Géant, 1920.
- *Robinson*, pièce en un acte, Éd. de La Vie Intellectuelle, 1922, Éd. de la Revue Sincère, 1924, Éd. Du Journal de la Province, 1925.
- *Complaintes de la passion*, poèmes, Imprimerie Buschmann, 1923.
- *La nuit de mai*, féerie enfantine, Éd. du Journal La Province, 1923.
- *Propos et fantaisies*, chroniques, Éd. du Thyrese, 1923.
- *Louis Delattre*, essai, Éd. de la revue Savoir et Beauté, 1924.
- *Pierrot devant les sept portes*, pièce en un acte, Éd. de La Renaissance d'Occident, 1924.
- *Chansons pour Ariel*, poèmes, Éd. de La Vie Intellectuelle, 1926.
- *Petit traité de théâtre populaire*, Éd. de la revue Savoir et Beauté, 1929.
- *Du fond des abîmes*, suivi de *Sourires devant l'absolu*, Imprimerie scientifique et littéraire, 1931.
- *Les deux vieillards*, adaptation d'une pièce de F.-J. Gilman, tirée du conte de T. Tolstoï, Éd. Pro Arte, 1937.

À consulter :

- Divers collaborateurs : *Arthur Cantillon*, Éd. de la revue *Le Thyrese*, 1933.

- R. Renard : *Arthur Cantillon*, Éd. Fonds Warocqué, 1958.
- R. Van Nuffel : *Arthur Cantillon*, in *Poètes et Polémistes*, Éd. La Renaissance du Livre, 1951.
- R. Van Nuffel : *Arthur Cantillon*, revue Le Thyirse, 1er mars 1958.
- M. Roussille : *Hommage à Arthur Cantillon*, revue La Pensée Wallonne, n° 128.
- Divers collaborateurs : *Arthur Cantillon*, Éd. de l'Administration Communale de Bernissart, 1996.
- L. Christophe : *Arthur Cantillon ou le Sourire dans les larmes*, Journal Le Soir, 28 février 1965.

Extrait et analyse

N.B. : Nous proposons deux analyses différentes de ce texte, les deux nous paraissant donner un abord différent de l'auteur.

Introduction :

Abandonné volontairement en 1704 sur une île, un marin écossais y reste pendant un an. Partant de ce fait divers, Daniel De Foe imagine un roman : ***La vie et les étranges aventures de Robinson Crusôé***. Dans cette œuvre, Robinson est un naufragé qui survit grâce à quelques outils provenant de l'épave échouée. Il reste seul pendant plus de 25 ans puis arrache aux antropophages un jeune noir qu'il baptise Vendredi.

Le thème de la robinsonnade revient plusieurs fois dans l'œuvre d'Arthur Cantillon; il y est présent dès ***La guitare enchantée***. Il a inspiré plusieurs œuvres, depuis ***Le Robinson suisse***, du pasteur Wijs (1813) jusqu'à ***Vendredi ou les Limbes du Pacifique*** de Michel Tournier (1967), en passant par Jules Verne ***L'école des Robinsons*** (1882), sans oublier ***Le Colonel des Zouaves*** d'O. Cadot, Éd. P.O.L, (1995).

Avant l'extrait :

Le passage est extrait d'une pièce en un acte.

Deux naufragés anglais, Mr. et Mrs. Jackson, ont débarqué sur l'île de Robinson. Étant de la même ville que celui-ci, ils lui apprennent de tristes nouvelles : sa fiancée, Fanny, est devenue Mme Harway; son père est mort et ses frères se sont brouillés à mort lors du partage de l'héritage, ils ajoutent que la guerre-filtrage fait allusion à la guerre de 1914. La chaloupe qui a amené les naufragés pouvant suffire à gagner les îles habitées, Robinson se propose de retourner le lendemain en Angleterre avec les Jackson, qui viennent de se quereller bassement.

Robinson et Mrs Jackson.

I. Robinson, aux Jackson : Songez que demain, dès l'aube, nous pourrons partir. Voyez, ces sacs près de cette litière sont préparés par moi depuis toujours, dans l'attente de l'aventure enfin advenue. Il y a là tout ce qu'il faut pour vivre huit jours. Et, si je l'osais, je vous prierais, Monsieur, d'aider Vendredi à charger cotre chaloupe. Je le ferais avec joie, mais l'émotion m'a brisé et je suis sans force...

(Ils sortent).

Mrs. Jackson : Je suis confuse, Monsieur, de cet emportement où vous m'avez vue... Le caractère odieux de mon mari, tous ces évènements que je vis, m'ont énervée d'une manière incroyable.

Robinson : Comme je vous comprends! Moi-même qui ne devrais aujourd'hui que me réjouir, je me sens plein de fièvre et de désarroi... Je ne sais plus où j'en suis. Toutes ces nouvelles : la mort de mon père, ce que vous m'avez dit de... Madame Harway, les luttes de mes frères... Excusez-moi. Je suis vraiment étourdi... Je me sens déchiré par tant de révélations cruelles... et du fond de mon cœur, j'ai presque envie de ne plus partir.

Mrs. Jackson, riant : Vous vous moquez, j'imagine!

Robinson : Non. Ne serai-je point celui qui quitte la plaine fraîche pour entrer dans un brasier?

Mrs. Jackson, inquiète : C'est sérieusement que vous parlez?

Robinson : Je n'ai pas envie de rire...

Mrs. Jackson : Vous avez envie de rester?

Robinson : Non, mais j'ai peur de partir...

Mrs. Jackson, à part : Ciel! Jamais Flip, seul ne parviendrait... Mon cher Monsieur, je crois décidément que nos bavardages stupides de gens énervés vous ont trop démoralisé...

Mrs. Jackson, riant : Vous vous moquez, j'imagine!

Robinson : Non. Ne serais-je point celui qui quitte la plaine fraîche pour entrer dans un brasier?

Mrs. Jackson, inquiète : C'est sérieusement que vous parlez?

Robinson : *Je n'ai pas envie de rire...*

Mrs Jackson : *Vous avez envie de rester ?*

Robinson : *Non, mais j'ai peur de partir...*

Mrs. Jackson, à part : *Ciel, jamais Flip seul ne parviendrait...*

Mon cher Monsieur, je crois décidément que nos bavardages stupides de gens énervés vous ont trop démoralisé...

2. *Réfléchissez un peu : comment Fanny, après plus de cinq ans d'absence, quand chacun vous croyait mort, eût-elle pu supposer ? Son mariage est bien excusable. Là-bas ! Songez que vous allez être recherché et fêté comme un héros.*

Robinson : *Je serai pauvre, Madame. Et mes frères, plutôt que de m'aider, seront sans doute mes ennemis. Non, mieux vaut rester, je crois...*

Mrs Jackson : *Jamais de la vie ! Vous trouverez bien à gagner. D'ailleurs mon mari s'occupera de vous trouver un emploi. Il s'intéresse à dix affaires... Quant à vos frères, vous verrez. Nous vous aiderons. Et on leur fera rendre gorge.*

Robinson : *La seule pensée de les revoir en ennemis, de devoir lutter contre leur bassesse, m'engage à rester ici.*

Mrs. Jackson, à elle-même : *Ce ne serait pas de jeu.*

Non, Monsieur Robinson, j'ai décidé de vous emmener et je vous emmènerai.

Robinson : *Excusez-moi, Madame...*

Mrs. Jackson : *Il y aura pour vous encore bien des joies et des jours heureux. Nous vous conduirons chez nos amis, nous vous présenterons partout. Et si vous songez encore à cette Fanny, je vous ferai connaître de mes amies qui, Dieu merci ! La valent bien... Toutes les femmes seront folles de vous... Savez-vous que vous paraissez bien jeune encore, Monsieur Robinson, et que vos yeux...*

Robinson : *Ah ! Madame, je vous en prie, cessez ce jeu qui me trouble...*

Mrs. Jackson : *Et pourquoi donc, Monsieur l'Ingénu ?... Homme têtue ! Ne trouverez-vous pas aussi l'amitié et l'amour ?... Cela ne vous fut-il pas terrible, cette solitude affreuse, sans un cœur pour vous consoler ? Sans un baiser pour vous raffermir ?*

Robinson : *Je suis pauvre et vieilli, qui m'aimerait?...*

Mrs. Jackson, très coquette : *Croyez-vous que je ne serai pas votre grande amie?... Cela me ferait tant de bien d'avoir un être à qui tout dire et tout confier, qui me comprenne et qui m'aide! Mon mari est si brutal et parfois si grossier. J'ai tant besoin d'une affection qui me soutienne. Ne voulez-vous pas être mon ami, Robinson?*

(Elle lui tend la main, et elle est près de lui).

Robinson, un peu ému : *Je suis déjà votre ami...*

Mrs. Jackson : *Oui, n'est-ce pas? Vos yeux sont bons et doux. Je ressens pour vous une amitié très vive... Je veux qu'à York vous habitiez près de chez nous...*

Robinson, lui caressant la main et même un peu le bras : *Quand je songe que voici cinq minutes, vous vouliez nous abandonner à notre sort!*

Robinson, surpris : *Comment cela?*

Mrs. Jackson : *Mais oui! Sans vous comment serions-nous partis!*

Robinson : *Sans moi...*

(Brusque recul)

Ah! Je comprends. Sans moi, vous ne pouviez plus partir!

Mrs. Jackson : *Mais...*

Robinson, qui sent monter en lui l'indignation et la détresse : *Pour votre bien, il fallait que je me décide!... Je ne sais plus feindre. Ainsi, ceci encore est un jeu que l'on joue là-bas?*

Mrs. Jackson : *Je ne comprends pas.*

Robinson, que des sanglots gagnent : *Mais je comprends, Madame... Ah! Tout n'est-il au monde qu'égoïsme et fausseté?*

(Rentre Mr. Jackson).

Les Jackson embarqueront seuls dans la chaloupe.

Première analyse :

La pièce pose une question : Robinson rejoindra-t-il les hommes? L'extrait met en conflit deux personnages seulement. Son intérêt est dans la tactique utilisée par Mrs. Jackson et ses répercussions dans l'âme de son

interlocuteur. La scène revêt une importance capitale puisque c'est d'elle que dépendra la décision de Robinson.

1. Tout au début, Robinson évoque la possibilité d'un départ tout proche : *demain, dès l'aube, nous pourrons partir*. C'est qu'il a hâte de quitter l'île, qui est pour lui un lieu d'isolement. Que des sacs de nourriture attendent depuis quelque temps d'être embarqués en vue d'une traversée, prouve encore son ardent et déjà ancien désir de quitter l'île. *Nous*, dit Robinson, signe qu'il est décidé à accompagner les Jackson.

Il éloigne Mr. Jackson et Vendredi, d'une manière délicate (*si j'osais*) et en recourant à un artifice qui paraît naturel, et non prémédité : Robinson n'est pas du genre rusé. Il se retrouve donc seul en présence de Mrs. Jackson, d'où la liberté pour elle d'avoir, plus loin dans le texte, un comportement ambigu, d'où aussi le long dialogue entre elle et lui, impossible à tenir en présence du marié, d'autant que, beaucoup plus bas, elle se plaint de la brutalité de celui-ci.

Mrs. Jackson est, elle aussi, pressée de quitter l'île : *le plus tôt sera le mieux*, car elle a dit auparavant qu'elle ne pourrait vivre *d'une vie animale, sans plaisir et sans société*.

Robinson avoue que les mauvaises nouvelles qui lui furent rapportées l'ont étourdi. C'est ici la première marque de la déconvenue profonde suscitée en Robinson par ces *révélations cruelles*. Sur un ton quasi désespéré, il avoue que lui vient l'idée de ne plus partir. On remarquera que Robinson parle *du fond de son cœur*; il s'agit donc d'une réaction sentimentale : il avait rêvé que le monde était fraternel mais voici que celui-ci lui a été dévoilé dans toute sa brutalité.

Mrs. Jackson sursaute et badine : *Vous vous moquez* : elle a senti que le départ n'est plus assuré. Elle passe du sourire interrogateur à l'inquiétude : *C'est sérieusement que vous parlez?* Robinson précise sa position : il n'a *pas envie de rester*, non, mais il craint de partir, c'est-à-

dire d'être mis plus tard en présence d'un monde cruel. D'où les hésitations.

Mrs. Jackson convaincue que, sans l'aide de Robinson, le retour est impossible, regrette de lui avoir révélé toutes sortes d'horreurs qui l'ont écœuré. Robinson n'en n'est pas *démoralisé* : il est homme à affronter les difficultés de la vie en Europe mais vivre parmi les abominations de la société humaine le rendrait malheureux.

2. Cachant toujours son dessein, Mrs. Jackson va entreprendre de le circonvenir par différents moyens. Elle argumente d'abord : le mariage de Fanny est bien excusable ; ensuite elle spéculé sur la vanité de Robinson : *Vous allez être recherché et fêté comme un héros*. Mais Robinson résiste. Dès lors, comme il objecte qu'il est pauvre, elle lui promet que son mari trouvera un emploi (fausse promesse : les pages suivantes apprendront qu'en réalité il n'en sera rien) et qu'elle et son mari feront rendre gorge à ses frères. Comme rien ne convainc Robinson, elle tente de s'imposer à lui : *j'ai décidé*. Mais Robinson résiste toujours, poliment d'ailleurs : *Excusez-moi, Madame*. Ensuite, elle compte sur l'attrance que Robinson (privé de femmes depuis longtemps) éprouverait à l'égard de siennes amies, à qui elle le présenterait, et parmi lesquelles il trouverait *l'amitié – et l'amour*. Pourquoi le tiret ? Parce que Cantillon veut appuyer sur le mot amour, lequel doit susciter les résonances profondes chez Robinson, qui se meurt de solitude ; sur la scène, à l'oral, le groupe *et l'amour* doit être précédé d'un silence qui le met en relief.

Ces paroles artificieuses ne manquent pas d'amollir notre héros : *ce jeu me trouble* – ce qui le prédispose à accueillir favorablement le manège de la fin, lui qui est un *ingénu*, c'est-à-dire un homme simple et sans rouerie. Comme Robinson ne semble pas persuadé : *L'amour ?* Mrs. Jackson le fait rêver : il trouvera l'âme sœur *un cœur pour le consoler, un baiser pour (le) raffermir*. Mais Robinson doute toujours : *Qui m'aimerait* En somme, si la dialectique de Mrs. Jackson a porté à faux, c'est qu'elle sous-tend un mode de vie que Robinson sait ne pouvoir être le sien.

3. À bout d'arguments, Mrs. Jackson ne raisonne plus Robinson; elle passe à une autre stratégie. Elle va tenter de le séduire – la séduction étant, comme on sait, la dernière astuce des femmes pour amener les hommes à reddition. Elle se plaint de son mari et, tablant sur la sensibilité de Robinson, elle confie qu'elle a besoin d'un ami. Ce qui peut faire naître en Robinson, déjà bien ému, l'espoir d'être plus qu'un ami, d'autant qu'un peu auparavant elle a employé l'expression *vostra grande amie* et que pour s'adresser à lui, elle abandonne l'apostrophe *Monsieur*, réservée, pour adopter un *Robinson* familier et engageant. Elle s'approche de Robinson pour le troubler davantage. Manœuvre réussie : Robinson, un peu ému, perdant donc un peu la tête, se permet une légère privauté : *lui caressant la main*; puis témoigne d'une galanterie, vite repoussée tout de même. En tablant sur l'émotivité de Robinson, Mrs. Jackson réussit dans son entreprise. Robinson quittera l'île, toutes résistances vaincues. Arthur Cantillon se montre ici fin psychologue; il sait que mieux vaut compter sur les émotions que sur la raison pour mettre en branle les hommes.

4. Malheureusement pour elle, Mrs. Jackson, après avoir taquiné Robinson (ne voulait-il pas, quelques instants auparavant, rester dans l'île) va plus loin. Sûre d'avoir gagné la partie, elle fait remarquer au naïf Robinson que sans lui, elle et son mari ne seraient jamais de retour. On remarquera l'emploi du pronom *nous* et du déterminant *nôtre* : Mrs. Jackson ne pense qu'à elle et son mari. Robinson, berné, dégrisé et indigné, comprend enfin, après une seconde de réflexion car il est déconcerté, que Mrs. Jackson ne l'a ensorcelé que parce que, sans lui, les Jackson ne reverraient jamais l'Angleterre. La comédie jouée par Mrs. Jackson amène Robinson, une fois de plus trompé dans ses espérances, à exprimer une vision pessimiste de l'humanité par une fausse question, à laquelle pour lui la réponse est affirmative : *N'y a-t-il au monde qu'égoïsme et fausseté?* Comme on le lira quelques pages plus loin dans l'œuvre, sa décision est prise : il ne quittera pas l'île. Cette scène prépare le dénouement.

L'aspect théâtral. Une œuvre théâtrale ne peut stagner; d'où la nécessité des rebondissements. Ici ce ne sont pas des éléments extérieurs qui font avancer l'action mais les mouvements variés qui se produisent dans l'âme des personnages. Les interventions de Mrs. Jackson progressent chaque fois d'un degré dans la ruse et les réactions de Robinson vont du refus à l'acceptation pour aboutir au rejet final.

Pour faciliter leur jeu, l'auteur donne aux acteurs des indications scéniques (didascalies) : il note des gestes, des attitudes : *riant, inquiète, très coquette, elle lui tend la main, lui caressant la main, etc...* ou précise des états d'esprit : *un peu ému, gentiment menaçante, surpris, etc...*

Les appartés de Mrs. Jackson *Ciel! Jamais Flip...! Ce ne serait pas de jeu*, sont là pour révéler ses arrières-pensées et ainsi accroître l'intérêt que les spectateurs porteront à ses démarches pour manipuler le naïf Robinson.

Le langage est du type courant. Le passage vaut aussi par le naturel de la conversation. Robinson se permet tout de même une phrase imagée : *quitter la plaine fraîche pour entrer dans un brasier.*

La conclusion morale : Mieux vaut passer ses jours seul avec *un bon sauvage* dans une île inhabitée plutôt que de vivre dans les pays *où l'on se déchire, où l'on s'égorge*. En cela Robinson est passablement semblable à l'Alceste de Molière, qui veut fuir dans un désert tous les humains, mais différent de Rimbaud, selon qui ailleurs est mieux qu'ici.

On peut tirer de la scène étudiée une seconde conclusion : *À qui vit de fiction la vérité est infecte.* (Victor Hugo).

Jean Leleux

Seconde analyse :

Ce commentaire privilégie trois pistes d'analyse : le langage théâtral, l'échange argumentatif, la relecture du mythe et les valeurs qu'elle sous-tend. À certains endroits, quelques activités ou exercices sont suggérés

sans être détaillés. Ces réflexions se fixent un seul objectif : inspirer un travail plus précis de la part du professeur.

1. L'écriture dramatique

Une première étude pourrait éclairer la spécificité et la richesse de l'écriture théâtrale. En effet, dans ce dossier, la scène de Robinson se présente comme un simple «texte à lire» mais nous ne devons pas oublier qu'elle est destinée à être jouée, représentée. En classe, élèves et professeurs pourront imaginer un décor, une mise en scène, aidés par les indications didascaliques.

Ainsi, il sera intéressant de réfléchir à la création par Arthur Cantillon d'un couple original, les Jackson. L'introduction d'une femme dans un univers masculin n'est pas innocente. En outre, les époux sont britanniques et les Anglais représentent dans nos stéréotypes francophones, le souci des convenances, d'usages parfois désuets. Par ailleurs, comment seront vêtus tous ces personnages? S'exprimeront-ils avec ou sans accent? Autant de choix importants car, au théâtre, tout est signe et ces signes chargés de connotations doivent s'harmoniser dans un ensemble cohérent.

Il conviendra également de s'interroger sur la présence muette de Vendredi dans cette scène, sur la sortie de Mr. Jackson dont l'imminent retour rend périlleux le marivaudage de son épouse à la fin de cet extrait.

Dans le même ordre d'idées, nous savons qu'au théâtre, les paroles échangées par les personnages s'adressent également et surtout à la salle. Ainsi, Robinson rassemble-t-il, en un résumé, les tristes nouvelles au sujet de sa famille : à ce moment de l'action, ce rappel est très utile pour le public. Par ailleurs, les apartés de Mrs. Jackson soulignent, à l'attention des spectateurs, ses sentiments et inventions véritables mais ils établissent aussi une connivence avec ces mêmes spectateurs, à l'insu de Robinson abandonné à ses hésitations et à sa mélancolie.

Le langage théâtral, on le voit, dépasse de loin une stricte dimension verbale. Néanmoins, le «texte à lire» et «à dire» par les comédiens existe bel et bien lui aussi et mérite d'être analysé.

Il est assez aisé de montrer que Robinson et Mrs. Jackson ne parlent pas la même langue. Les paroles de la fausse ingénue renvoient sans cesse à un univers de conquêtes, de désirs, de succès, même si ceux-ci peuvent paraître futiles. Résolument offensive, elle recadre continuellement son discours selon les réactions de son interlocuteur. Sans trop s'embarrasser du libre-arbitre de Robinson, elle utilise toutes sortes de procédés accrocheurs (l'abondance des *vous*; les questions insistantes et parfois interro-négatives à la fin de la scène).

Au contraire, les propos du héros sont hantés par la désillusion, l'angoisse, les références au passé mais aussi par une méditation soucieuse de vérité, de sentiments et de vertu. Robinson semble prisonnier de lui-même et monologue plus qu'il ne dialogue (c'est sensible dans l'abondance des *je*).

Ses répliques ressemblent d'ailleurs à des traductions «en négatif» des évocations ou paroles de Mrs. Jackson. Par exemple *vous avez envie de partir* devient *Non, j'ai envie de rester*.

L'antinomie des âmes se révèle ainsi dans le langage des personnages. D'ailleurs, dès le début de la scène, une analyse attentive montrera que les propos respectueux, courtois et assertifs de Robinson s'opposent à la stérile et agressive pantomime du couple.

2. La dimension argumentative

Le texte, au cours de français, sert souvent de prétexte à diverses analyses ou activités. Cet extrait nous fournit l'occasion d'une intéressante réflexion sur l'argumentation. Avant de commencer le travail, il sera bon de rappeler les conditions de toute situation de communication, que peuvent éclairer les questions suivantes : Qui? À qui? Quoi? Pourquoi? Comment? Où et quand? On constatera immédiatement que l'entreprise persuasive de Mrs. Jackson est délicate et difficile.

Sa stratégie présente un mélange étonnant de naïveté et de rouerie. Au début de leur entretien, elle utilise des arguments peu recevables par Robinson vu le mépris de celui-ci pour la vie et les succès mondains. Elle réfute en pure perte ses objections successives : la représentation du monde qu'elle propose est bien trop éloignée des valeurs profondes de son interlocuteur.

Sans plus de succès, elle tente alors un passage en force : *J'ai décidé de vous emmener et je vous emmènerai*. Mais une telle tactique s'avère inefficace si elle ne repose pas sur un statut de supériorité reconnue.

C'est alors que la question de Robinson *Qui m'aimerait?* Lui fournit l'occasion d'un passage en charme. Elle se fait coquette, minaudet et atteint son objectif : Robinson les accompagnera, elle et son mari, en Angleterre. En matière de décision et d'argumentation, l'amour est un puissant levier. En outre, un fait, une preuve tangibles convainquent souvent mieux qu'un long discours et, à ce titre, le bras, la main de Mrs. Jackson que Robinson caresse, valent tous les arguments.

Pourtant, elle échoue finalement au port, commettant une erreur fréquente dans les entreprises de persuasion. Éblouie par son succès, elle révèle le but égoïste qu'elle poursuivait, dévoilant ainsi sa duplicité. Dans l'ordre de la manipulation, le dessein est ambigu : il s'agit à la fois de duper l'autre et de parvenir à ses fins. Peu de gens supportent d'être trompés, de perdre la face et le manipulateur a tout intérêt à dissimuler son objectif et ses stratagèmes. Mais est-il possible de cacher longtemps la vérité?

D'où l'intérêt de persuader avec intégrité, de respecter les intérêts, les positions d'autrui et de jouer «gagnant-gagnant» dans les situations d'argumentation. Après analyse et discussion, le professeur pourra inviter les élèves à produire une argumentation plus éthique et, pourquoi pas, plus efficace.

3. Le mythe et son interprétation

Il est évidemment difficile, à partir d'une seule scène, de juger l'adaptation qu'Arthur Cantillon nous offre de Robinson.

Néanmoins, le professeur pourra dégager les valeurs qui apparaissent dans cet extrait. La superficialité de Mrs. Jackson, son habileté hypocrite, ses mondanités révèlent, en contrepoint, la sensibilité, l'honnêteté, l'exigence de vertu de Robinson. Finalement, celui-ci décide de fuir la société des hommes, leur bassesse et leur fausseté. Une relative misanthropie devient son lot.

Cette constatation peut ouvrir dans la classe un intéressant débat : un pouvoir social sans vertu est-il préférable à une vertu sans pouvoirs ? Rien n'est simple dans le domaine de la morale. On peut également demander aux élèves d'imaginer, dans une perspective plus créative, les aventures et les réflexions de Robinson revenu dans la société dite civilisée.

On peut également opter pour un projet plus ambitieux. Rien ne nous empêche d'explorer avec la classe les significations du mythe. Pourquoi le roman de Danien Defoe, issu d'un banal fait divers, inspira-t-il tant de lectures diverses ? Toutes proches de nous, les plus célèbres sont sans doute celles de Jean Giraudoux *Suzanne et le Pacifique* et de Michel Tournier *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Mais il existe aussi des versions plus étonnantes ou folkloriques : un Robinson des demoiselles, un Robinson des glaces et même un Robinson suisse.

On est souvent surpris de découvrir des visages inattendus de tel personnage ou de tel aspect du récit originel : Vendredi apparaît tantôt comme une brute primitive difficilement éduquée, tantôt comme le « bon sauvage » paré de toutes les vertus, témoin du paradis perdu. Dans certains cas, l'aventure Robinson s'apparente à une quête philosophique, à un apprentissage de la sagesse. Dans d'autres, ses efforts de survie constituent un hymne à la gloire de l'inventivité et du génie technique de l'homme. Le professeur pourra comparer quelques extraits pour montrer comment un mythe peut se nourrir de l'idéologie d'une époque ou de la créativité d'un auteur.

Choix de textes

Récit d'amour

*Bon, bon, puisque ça vous amuse
— Grands enfants! —
Je vais vous raconter une histoire.
Une longue et belle histoire d'amour,
Que j'inventerai, d'ailleurs, en la contant,
— Elle n'en sera que plus jolie.—*

*Il y avait, jadis, dans un comté, très loin, bien loin de Londres,
Une mignonne miss à cheveux blonds ;
Mais des cheveux ! Comme Rossetti n'en rêva jamais,
Flous, fous, clairs, toujours ébouriffés,
Auréolant la plus jolie Madone du monde...*

*Elle vivait avec son vieux père.
Seule avec son vieux père ? Non pas :
Elle vivait avec les fleurs, avec le soleil, avec les papillons,
Elle parlait aux poules de la basse-cour
Comme à des personnes pensantes.
Elle leur racontait des histoires
— Tout comme je vous en raconte une ici —
Qu'elle improvisait à mesure.
Elle parlait des grands géants, qui viennent à minuit
Faire peur aux enfants pas sages,
Des fées, des lutins, des esprits,
Et, surtout, du prince Charmant...
Si bien – à force d'en parler,
Souvent, les faits se réalisent. –
Qu'un jour, le prince Charmant apparut.*

*Pourquoi le cacher?
Le prince Charmant, c'était moi...*

*Oui, puisque ça me plaît ainsi,
C'était moi, le prince Charmant...*

*Oh! Je n'avais pas de carrosse,
Pas de couronne, pas de manteau brodé,
Ni d'épée, ni même de longs cheveux flottants;
J'avais mon costume de cycliste, avec sa culotte bouffante,
Ma machine d'acier;
Et j'étais rasé de la veille, les cheveux courts...*

*Or, je la vis dans son jardin, toute jolie,
Toute blonde, comme un joli bijou en or,
Et riant avec un petit agneau très blanc,
Qui gambadait dans le grand verger de son père...
En me voyant, elle se tut,
Et prit un gentil air bien grave,
Et, sévère :
— Monsieur, que voulez-vous?*

*Lors, portant ma main à mon chef,
Et retirant mon grand chapeau de paille blonde
Et m'avançant contre la haie fleurie,
Je lui dis :
« Belle enfant, je voudrais ton amour... »
— (Oui, je suis audacieux, voyez-vous. Et puis,
Il ne faut jamais hésiter, dans ces circonstances.)
Elle se mit à rire, à rire, à rire,
En renversant la tête
— Hi! Hi! Hi!... Ce monsieur est malade!
Ce monsieur est malade, pour me parler ainsi!
Allez-vous en, Monsieur, sinon
J'appelle mon vieux père!...*

*Si vous croyez que je fus ennuyé
De cet accueil peu cordial,
Vous vous trompez :
J'ai un sang-froid imperturbable.*

*Je dis :
— Oh, miss, so pretty miss, je plaisantais...
Je voudrais bien me reposer un peu à l'ombre,
Il n'y a pas d'auberge sur la route,*

*Et le soleil est brulant comme un feu...
Dites, puis-je me reposer dans le verger, pour un instant ?*

*Elle réfléchit longuement,
Puis me dit : oui.*

*Je suis entré dans le verger,
Je me suis assis sous un arbre
En regardant la blonde enfant...
Mais elle est partie du verger
En me disant : « Monsieur, quand vous aurez moins chaud,
Voici la porte... »*

*Et voilà. — Mon Dieu ! J'aime mieux le dire —
L'histoire finit là...*

(La guitare enchantée)

Premiers conseils d'Ariel

*Tu connais les livres
Et les idées pures.
Connais-tu l'eau vive
Et vois-tu l'azur ?*

Arthur CANTILLON - 24

*Tu sais les tourmentes
Des ans et des jours.
Mais les voix chantantes,
L'ardeur et l'amour?*

*Ah! Vis-tu l'ivresse
Et les clairs plaisirs?
Sais-tu la détresse
D'un cœur sans désir?*

*Va! Lis les cabales
Ou les palimpsestes.
Ci-bas rien n'égale
Un corps vif et preste.*

*Grave esprit sans rire
Tourne, vire, écrit.
Rien ne vaut que vivre
Et aimer qui vit.*

Nouvelle leçon grave d'Ariel

*Ne retranchant rien de la peine,
Sache sourire, étant touché.
Si tu souris devant la haine,
Si tu souris près du péché,*

*Si tu souris lorsque te ronge
Le renard vorace du mal,
Ils s'effaceront comme songe
Par ton sourire triomphal.*

*Non par le sourire sceptique
Qui rapetisse et qui flétrit,
Mais le clair sourire héroïque
Teinté d'amour et sans mépris.*

*Ainsi t'évadant de la fange,
Sois joyeusement résolu,
Laisse le diable, cherche l'ange :
Et souris devant l'absolu.*

Poème grave

*Si je dis la laideur touchante
Des humbles vies que j'entrevois
Et les pauvres clartés mourantes
Aux yeux des hommes que voilà ;*

*Si je dis ta douleur, mon frère,
Enfant, si je dis ton chagrin,
Si j'évoque ta vie sévère,
O cœur frêle et aérien ;*

*Que vous importe, enfant, frère, homme ?
Vous savez cela mieux que moi.
Pourquoi ranimer de paroles
Tout ce poids qui vous écrasa ?*

*Mais vers toutes vos pauvres âmes
Si je pousse un grand cri d'amour,
Ah ! Que ce soit comme une flamme
Illuminant vos mornes jours.*

Poème «XXVI»

*Le bonheur est pour les autres,
Les caresses, les désirs,
Le plaisir est pour les autres
Et pour nous les gros soupirs.*

*Les corps blonds, les rires rouges,
Pour les autres ! Et pour nous,
Dans la chambre où rien ne bouge,
La ronde des regrets doux.*

*Pour nous les heures mortelles,
Pour nous les chagrins choisis.
Pour les autres les pucelles
Ou les chapeaux cramoisis.*

*Pour nous l'orgueil d'être triste
Autrement que tous ceux-là.
Le plaisir est pour les autres,
Pour nous, – peut-être – la joie ?*

Poème «XXXI»

*Elles sont mortes au rosier
— Elles sont mortes au rosier.
Les roses d'or du mois de mai
— Les roses d'or du mois de mai.*

*Les roses claires ont fleuri
— Les roses claires ont fleuri.
Rien n'est plus doux que mon amie
Rien n'est plus doux que mon amie.*

Les roses claires sont fanées
— *Les roses claires sont fanées*
Et mon amour s'en est allé.

Pourtant mon vieux cœur chante encore
Pourtant mon vieux cœur chante encore
Chantera-t-il jusqu'à ma mort ?
— *Chantera-t-il jusqu'à ma mort ?*

(Le cœur à musique)

Chemineau

Ces hommes-là qui passent ne te regardent pas. Pas un ne s'arrête et te sourit. Pourtant, tu leur souris quand ils passent.

Parce que l'étape est finie et que tu respires toute cette joie et retrouves le sens du monde, parce que de tes douleurs passées s'exhale un grand désir d'amour, tu leur souris et souffres qu'ils ne te répondent.

Ne les juge pas, chemineau. Songe que leur étape n'est point faite, que leurs reins sont pesants, leurs pieds lourds et leur poitrine écrasée.

La route dure, ils ne l'ont pas achevée, et leur cœur est tendu sans qu'ils aient plus la force de sourire.

Ah ! Toi qui sais l'importance et la sublimité du sourire, toi qui sais qu'il en faut parer son cœur, envers tous les assauts, toi qui jouis de cette grâce, offre-leur ton sourire, puisqu'ils en ont oublié le prix.

— *Souffrants et las, ils vont comme tu fus. Ne réclame rien d'eux. Donne-leur ton sourire, fleur de la paix recouvrée et de la fatigue abolie.*

Chemineau, chemineau, tu l'as fait : regarde ! Vois autour d'eux flotter comme une gaie lumière, et leurs épaules moins voutées et leurs pas comme allégés !

Retrouve encore en toi le sens d'une vérité première, et comprends que te voici plus riche de ce que tu leur as donné.

Toi qui te croyais pauvre entre les pauvres, apprends ceci encore que tu n'osais croire : la graine de joie en nous n'est jamais morte. Quelle

reste stérile des ans et des ans, l'ondée du malheur un jour la fertilise ; et te voici capable du plus riche des dons !

Aspire, chemineau. L'étape est faite. Refais-toi le corps et le cœur. Il faudra repartir, bientôt. La route n'est jamais finie.

(Du fond des abîmes)

Sourire devant la douleur

Te voici revenue, amie sans rancune, te voici revenue, amie fidèle ?

Es-tu la seule fiancée qui me soit destinée ? Nous nous étions éloignés : mon père a renoué nos mains de sa main qui devenait froide.

Puisqu'aussi bien rien jamais ne nous séparera longtemps, qu'au moins je t'accueille.

Tes yeux sont pleins d'images que je chéris. Quand je te regarde en face, je vois des visages dans tes prunelles et ce ne sont pas des reflets du mien.

Visages de l'amour et de la tendresse, de l'amitié et de la douceur.

Pas un visage de haine. Je ne veux pas qu'en tes yeux brille autre chose que l'amour.

Qu'au moins, ma Douleur, tu sois belle et pure, et que rien de bas ne se glisse entre nous deux.

Accorde-moi la grâce de n'avoir rien à pardonner, puisque pardon suppose offense et que de rien je ne veux être offensé.

Que l'humilité et la douceur procèdent à nos fiançailles. Douleur, douleur, je t'accueille sans révolte et je te souris.

(Sourires devant l'absolu)

À un père Récollet de la ville d'Ath,
pour avoir presché durant le caresme
1692, payé

.....
Néant pour n'avoir fait le devoir.

En plein soleil, devant la petite église romane et brune, que le porche grand ouvert marque d'une vaste ogive noire où scintillent des cierges, les bailly, mayeur, échevins, manants, femmes et enfants du village attendent en jacassant tandis que les cloches sonnent.

Les femmes ont des vêtements clairs, des robes à falbalas, roses, rouges, jaunes et bleues; les hommes ont des pourpoints neufs, et les enfants ont l'aspect de petites fleurs papillonnantes. De mon échoppe, cela ressemble à ces dessins multicolores que m'ont déjà fait voir, dans des tubes, des marchands ambulants et des joueurs de viole qui passaient par ici.

Pierre Robette, massart, dit à Jacques Descamps, homme de loy : « Que Dieu damne ce père Récollet qui devait venir prêcher et qu'on ne voit guère ».

Les gens attendent et chacun converse. On regarde anxieusement la grand-route par où l'on vient d'Ath, bordée de petites fermes basses, à volets peints et toits de chaume, closes aujourd'hui, jour de fête.

Le temps passe, les sonneurs sonnent, et les cloches tintent, clairement. Hugues Joveneau, messieurs, qu'on a envoyé voir si rien n'apparaissait là-bas, au-delà du tournant, revient en agitant les bras, pour dire qu'il n'y a rien que des oiseaux sur la route.

« Morbleu! Dit Jacques Descamps à Pierre Robette, ce père aura trouvé sur son chemin fine auberge, vin généreux et fille gentille et ne songe plus à prêcher! »

Robette rit, redit le conte à monsieur De la Rue, bailly, qui le redit au fermier Pesteau tandis qu'on s'esclaffe.

Et comme rien n'arrive, la foule entre dans l'église et se contente, par nécessité d'un petit service ordinaire, au grand dam des jouvencelles, venues là avec l'espoir d'ouïr et de voir le père Récollet d'Ath qu'on disait bel homme.

(Yvette Borr et autres récits)

Jazz-Band

Cet ami villageois qui m'avait accompagné à Bruxelles ne pénétra qu'avec répugnance dans ce dancing d'où s'échappaient, d'ailleurs, les bruits les plus affreux...

Sur une estrade, six énergumènes menaient un chahut d'enfer. Un trombone, une clarinette glapissante, un piano gémissant, deux tambours, un étrange instrument à cordes unissaient leur concert, comme on dit dans les cantates, et produisaient un charivari surprenant. Par instants s'y mêlaient des appels de trompe, des sifflets, des cris, des rugissements. Le rythme, de la plus barbare simplicité, rappelait les bamboulas nègres ou les chants des Bantous dans la brousse. Parfois, l'un des musiciens, comme saisi d'une soudaine crise d'hystérie, soufflait de telle sorte dans son instrument ou cognait avec tant de vigueur sur les touches ou la peau d'âne qu'il parvenait à ce résultat incroyable de dominer le tumulte. Mais, les autres, jaloux, finissaient par surmonter encore ces clameurs exaspérées.

— Ils sont saouls, dit mon ami, exorbité.

Ils n'étaient pas saouls. La foule qui était là non plus n'était pas saoule. Et cependant elle semblait prendre un plaisir parfait à cette cacophonie sans beauté. Elle considérait avec sympathie les six sauvages frénétiques qui formaient le groupe le plus affolant qu'on pût voir.

Cela dépassait les limites humaines... Ces musiciens étaient à peine croyables. Il y avait en eux quelque chose de si hors-nature, de si bestial par instants, qu'ils affolaient presque par leur absurdité... De toute évidence, ils tentaient, par leur tapage terrifiant, de réveiller, en ces âmes qui les écoutaient, les vieux instincts jugulés depuis l'époque des cavernes...

Mais un ami qui me reconnut s'approcha de nous et nous dit avec un sourire amusé :

— Quel merveilleux jazz-band! C'est le meilleur que j'aie jamais entendu!

Nous protestâmes... Quoi! Trouver merveilleux ces bruits atroces, exaspérés! Prendre plaisir à ces tam-tams et à ces barrissements! O

Mozart ! O Gluck ! O fins joueurs de clavecins et de violoncelle ! Dans quel abime sommes-nous tombés !

(Propos et fantaisies)

Bibliothèque

Il n'est rien de si agréable qu'un beau livre. Ce que le style est à la pensée, le livre l'est à l'œuvre. Si j'ai connu trop tardivement l'énorme et tumultueux Balzac, c'est que je ne possédais son œuvre que dans une édition lourde et compacte, laide comme un dictionnaire. Dès que je pus le lire dans de petits bouquins coquets, je me pris pour lui d'un grand amour qui ne s'éteindra jamais ; et dès qu'il me parut avéré que j'allais devenir chroniqueur, je recherchai sans attendre une belle et vieille édition de Montaigne.

Est-il rien de plus doux, après une journée consacrée aux travaux nécessaires, que de s'asseoir, devant un clair feu flambant, dans un fauteuil commode et souple et d'y lire un livre aimé ? La lampe éclaire doucement les rayons garnis de livres, figures amies dont chacune éveille cent souvenirs ; l'abat-jour laisse le plafond dans l'ombre et la lumière se projette sans brusquerie sur la page que l'on savoure. Une telle solitude n'a plus rien de mélancolique ; et si, par instants, on abandonne sa lecture pour rêver un peu, ce sont des idées aimables, intimes et chaudes qui naissent naturellement dans ce paisible décor.

La bibliothèque est le lieu le plus charmant d'un home. Mille présences choisies y sommeillent, qu'un regard peut réveiller. Là-bas, ces livres dont les dos fatigués attestent qu'on les mania souvent, ressuscitent en ma pensée le monde, quoi qu'on en dise lourd d'humanité et de tendresse cachée, que recréa le grand et paternel Flaubert ; plus loin, c'est l'élégance sèche de Mérimée ou le sourire du doux Gérard ; ailleurs le rire gras de Rabelais voisin, par quel désordre ? De ce paillard de Casanova. Scarron juxta Charles Sorel, et Molière n'est point gêné de loger près de Tallemant...

Qu'il me plaît, ce voyage autour de ma bibliothèque ! Je le refais chaque soir avec un plaisir nouveau. De temps à autre, je découvre

quelque terre vierge, quelque continent inconnu ; les livres que le facteur apporta tantôt, sous leur carapace de papiers gris constellés de timbres ; et c'est à eux alors que je m'attache, jusqu'à l'heure où mes yeux se ferment.

(Propos et fantaisies)

Synthèse

Sa psychologie et son message moral

Jean Dominique a dit d'Arthur Cantillon qu'il *était un homme parmi les hommes, un frère parmi les frères*. Il avait donné le ton dès ses **Cantilènes**, où il écrivait : *J'ai toute ma bonté qui voudrait tant servir...Me répandre en bonté totale et m'associer aux douleurs, c'est tout ce que je voudrais faire*. Toujours il eut le souci des autres : il ressentait comme siens leurs tourments. Dans **La guitare enchantée**, il se reproche *d'écrire des mots* alors que

*Pendant tout ce beau temps-là
Des gens ahanent, des gens peinent,
Des gens triment, se font crever.*

Et plus loin, il note :

*Poète, ami, crée la gaieté.
Que par tes chants le monde oublie
Ses peines, douleurs et tourments.*

Chacune de ses œuvres est parsemée de déclarations prouvant une volonté de compatir aux détresses et de les soulager. *Droiture et simplicité, cordialité et bonté*, dit de lui Ch.-A. Grouas.

Si Arthur Cantillon est hanté par le désir de servir, s'il était foncièrement idéaliste, il n'était pas candide, au moins en pensée. Il avait connu assez de défections et essuyé assez de déboires pour savoir que l'homme n'est pas parfait. Il avait bien conscience des turpitudes humaines. Ses **Complaintes de la passion** (au titre révélateur) ainsi que plusieurs passages d'**Yvette Bohr** en témoignent. N'a-t-il pas aussi cette phrase terrible dans **Robinson** : *Je suis l'homme qui cherchait une roseraie et qui n'a trouvé qu'un charnier*. Mais, malgré tout, trompé, trahi, il demandait qu'on lui accorde *la grâce de n'avoir rien à pardonner, puisque pardon suppose offense et que de rien je ne veux être offensé*. Arthur Cantillon était un saint.

L'œuvre poétique :

L'œuvre poétique d'Arthur Cantillon est, de bout en bout, dominée par la présence de la souffrance, sauf dans *La guitare enchantée*, où il manifeste une fantaisie qui l'apparente à Tr. Derème, sauf aussi dans *Le cœur à musique*, où, de temps en temps, comme il dit, sa *montre ne marque qu'un bonheur complet*. Déjà dans ses *Cantilènes*, œuvre de sa prime jeunesse, il écrivait : *Il y a des jours très durs, mon âme pleure, ce sont des jours comme des nuits de cauchemars et de sueur funèbre*. *Complaintes de la Passion* est un recueil déchirant où, dans une longue allégorie, Arthur Cantillon, bien que incroyant, se met en scène sous les traits du Christ montant, lapidé, au Golgotha. Dans les *Chansons pour Ariel*, l'apaisement semble venu, l'orage s'éloigne. Hélas ! Ce n'est pas pour longtemps. *Du fond des Abîmes*, suite de poèmes pathétiques en prose rythmée, témoigne des moments tragiques vécus par l'auteur : *L'oiseau de la douleur a brusquement posé sur moi ses serres et d'un si rude élan que je suis tombé sur le sol*. Les *Sourires devant l'absolu* (où le premier nom est à prendre par antiphrase) suivront, plus sinistres encore : *Je fus l'une des âmes en peine qui ne voient ni soleil, ni étoiles - ni le feu de la joie*. La détresse y est déchirant

Les recueils de poésies d'Arthur Cantillon ne sont que de minces plaquettes. Les pièces sont composées de peu de vers et ceux-ci de peu de pieds. Le poète n'a pas le souffle ample. Sa versification est parfois boiteuse ; ses vers quelquefois assenant simplement ou sont des vers blancs. La langue est peu recherchée, elle relève du langage courant. Ce qui importe à l'auteur, c'est moins la valeur littéraire que le message véhiculé.

L'œuvre narrative :

Arthur Cantillon a publié un assez long récit : *Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux* et une suite de contes : *Yvette Bohr et autres récits*.

Le premier est, en somme, un récit d'initiation. Il met en scène un jeune Montois, Simon Frauhell (né en 1390), fils d'un marchand d'étoffes

luxueuses. Pour sortir du désespoir où l'a plongé la mort de sa fiancée et extirper de son cœur passions et sentiments (= les Dieux), il entreprend, accompagné d'un client de son père, un long voyage en Orient pour acheter *des tapis d'une espèce nouvelle*. En cours de route, il reçoit des leçons de vie de son guide, d'un ermite et même du Sphinx. Son père réclamant sa présence, il revient à Mons, après avoir compris *que la vie est un fruit dont quelques fragments sont remplis d'amertume mais auquel il faut mordre de toutes ses mâchoires pour n'en sentir que la saveur violente et pure, comme un vin fort*.

Dans *Yvette Bohr*, les récits sont très variés et d'inégale longueur. Sept mettent en scène des personnages contemporains : un étudiant pauvre que sa maîtresse a quitté pour un protecteur plus riche ; un homme qui tue l'amant de sa femme, un pauvre hère accablé de chagrins, quatre hommes en colère contre leur maîtresse commune, un personnage qui se fait conférencier au service du bonheur d'autrui, un guerrier dégoûté des batailles mais qui rejoindra ses frères d'armes, contraint par la force de l'habitude, un écrivain qui, pour fuir ses créanciers, va vivre dans une forêt. Trois autres plongent le lecteur dans le XVIIe siècle. L'un des contes fait revivre saint Antoine en proie à des tentations si fortes qu'il n'y résistera pas et s'enfuira avec une danseuse. Le suivant ressuscite, pour des aventures nouvelles, Don Quichotte et Sancho Pansa, celui-ci sous le nom de Gil Blas. L'un des autres fait intervenir le merveilleux : transposant un souvenir de la guerre de 1914, Arthur Cantillon raconte le massacre de nymphes et de sylvains, métaphores des innocents assassinés à Pommeroeul par les Allemands.

Tous ces récits sont bien menés, les situations sont diverses et nouvelles, à l'exception des deux premières qui sont classiques. Les épisodes respectent l'ordre chronologique ; Arthur Cantillon n'a pas renouvelé la structure du récit. Le déroulement est traditionnel : situation initiale, événement perturbateur, suite de péripéties, situation finale. Les personnages sont bien typés et le suspense ménagé jusqu'à un dénouement totalement inattendu. D'un conte à l'autre, Arthur Cantillon passe du *je* (récit à la 1ère personne) au *il* (récit à la 3e). Sa vision est, suivant le cas,

interne ou externe, c'est-à-dire qu'il décrit l'univers mental de ses personnages soit de l'intérieur soit de l'extérieur, s'introduisant en cette occurrence dans l'esprit de ses actants. Au total, Arthur Cantillon est un conteur remarquable.

Comme dans ses poésies, il n'emploie ici qu'un langage courant, sans beaucoup de recherche.

L'œuvre dramatique :

Robinson, une pièce en un acte, peut se résumer en quelques mots. Robinson est en proie à la nostalgie du lien social. Un couple d'Anglais rescapés d'un naufrage, arrive dans l'île. Ils apprennent à Robinson les horreurs du monde civilisé, du coup, celui-ci, bouleversé, les laisse se réembarquer seuls alors qu'il rêvait de retourner au pays.

La pièce vaut par sa valeur dramatique (le jeu des sentiments et des caractères) ainsi que par la leçon morale qui s'en dégage. Arthur Cantillon y mêle dialogues et courtes effusions lyriques. L'action est savamment conduite et chaque personnage donne une impression de vérité. Le style est celui de la conversation ; il est conforme à la réalité. **Pierrot devant les sept Portes** est la seconde pièce d'Arthur Cantillon. Pierrot est désespéré d'avoir été trompé par Colombine. Il frappe à plusieurs portes pour trouver un consolateur, mais refuse les remèdes proposés : le pardon, les amours faciles, la boisson, la mort ; enfin, un jeune homme, en lui faisant conter sa peine, parvient à l'apaiser.

Cette pièce est d'une grande élévation de pensée. Sans être une pièce à thèse, elle mène à un message moral : on ne peut s'évader de sa peine par des moyens immoraux.

Le spectateur sympathise avec Pierrot, c'est une compassion qui l'accompagne de bout en bout dans sa quête. D'un sujet mince, l'auteur a tiré un drame individuel poignant.

Les essais :

Essai sur les symboles de la tétralogie wagnérienne. Laissant de côté le relief que la musique ajoute à l'œuvre, Arthur Cantillon analyse, à dix-huit ans, n'était-ce pas téméraire? chacune des parties de l'œuvre afin *d'éclaircir un peu le fouillis profond et merveilleux des symboles sociaux de la tétralogie*, de la lecture de laquelle *on sortira plus pur, et plus éclairé d'idéal. Gageure tenue? On peut le penser* écrit Louis Delattre.

En 1924, Arthur Cantillon a consacré une courte monographie à Louis Delattre. Ce qui l'intéresse le plus, c'est non d'analyser l'art littéraire de celui-ci mais de dire le contenu humain de ses œuvres. Ce que Arthur Cantillon met en vedette chez Louis Delattre, c'est ce qu'il est lui-même. Il s'agit donc d'une critique d'âme faite de réactions subjectives et non d'une étude savante.

Petit traité de théâtre populaire. Dans ce petit livre, Arthur Cantillon traite du but et des origines de ce théâtre, du répertoire, de l'interprétation et de la mise en scène. Les conseils qu'il prodigue et les mises en garde qu'il adresse sont d'un homme d'expérience. Pour lui, ce qui compte, c'est *d'élever la foule, de lui ouvrir le domaine enchanté de l'art*. C'est pourquoi il rejette les mélodrames pleurnichards et souhaite que les pièces soient jouées par des amateurs, car, dit-il, *ce théâtre que nous voulons pour le peuple, nous le souhaitons surtout par le peuple*.

Propos et fantaisies. C'est un mince recueil de certaines des chroniques qu'Arthur Cantillon donna au journal *L'Indépendance belge*. Les réflexions de l'auteur portent sur des thèmes variés : la jeunesse, *les musiquettes modernes*, le rire, le jazz, etc... On y trouve un portrait de *l'amateur d'autographes* digne de La Bruyère. L'ouvrage se termine par cette réflexion : *Tout rêve est profitable. Celui qui ne rêve pas végète. Tout progrès au monde n'est qu'un rêve qu'on réalise*.

Écrivain aux aptitudes variées, tel le définit Georges Doutrepoint, Arthur Cantillon a exploré bien des domaines littéraires, excepté le roman.

Ses poésies, à quelques exceptions près, sont marquées par les peines qu'il a endurées. Asthmatique, cardiaque à la fin de sa brève vie, souffrant de sa grosse corpulence, rejeté par la femme qu'il aimait, déçu par l'insuccès de *Flamberge*, abandonné et trahi lors de l'échec du **Théâtre des deux roses** et lors de la faillite de sa fabrique de chaussures, plongé dans la misère par suite de ces revers, Arthur Cantillon pouvait-il, en poésie, exprimer autre chose que sa souffrance? Tout en pensant, malgré tout, que la douleur mène à la joie.

Son message de fraternité n'est pas seulement moral; il vise aussi la société. Bien qu'industriel et qu'il se soit rallié à l'idéologie libérale au-delà de sa jeunesse révolutionnaire, il est resté profondément affecté par l'injustice sociale. En fait foi sa collaboration à l'hebdomadaire *Les Flèches*, publication satirique indépendante dont le sous-titre était «hebdomadaire persiflant le dimanche».

Au moyen de *Flamberge*, il diffusa des idées qui n'ont pas perdu leur actualité. *Wallon wallonisant* comme l'a qualifié M. Van Nuffel, il lutta, en francophile qu'il était, contre *les flamingants* et en faveur de l'usage du français. Dans son numéro 1, *Flamberge* se fixait pour but d'exprimer *la protestation d'une province dont l'âme est française, dont le cœur est français, contre toute tentative d'embelgeoisement*. Dans un autre numéro, il allait jusqu'à avancer : *Il n'y a pas de littérature belge* (entendez : il n'y a qu'une littérature française, J. L.) *Parce qu'il n'y a pas de Belgique*.

Ce n'est pas seulement par là qu'Arthur Cantillon est toujours présent parmi nous : dans ses **Propos et fantaisies**, des passages font de lui un ardent défenseur de l'environnement.

Que restera-t-il de lui? Peu de vers, *petits chants frêles*, comme il l'écrit lui-même, une pièce de théâtre : **Robinson**, les poèmes en prose de **Du fond des abîmes** et de **Sourires devant l'absolu**, quatre récits rassemblés dans **Yvette Bohr**, enfin son **Petit traité de théâtre populaire**.

Il est regrettable que la vie ait obligé Arthur Cantillon à s'absorber dans des besognes au-dessous de son génie et qu'il n'ait pas cultivé davantage ses talents de conteur et de dramaturge. Il est vrai que la mort, à quarante ans, ne lui en n'a pas donné la possibilité.

Jean LELEUX